

**CHAPUT, Simone (2010) *La belle ordure*, Saint-Boniface,
Éditions du Blé, 202 p. [ISBN: 978-2-923673-16-5]**

Anne Sechin

Volume 23, numéro 1-2, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017268ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017268ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sechin, A. (2011). Compte rendu de [CHAPUT, Simone (2010) *La belle ordure*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 202 p. [ISBN: 978-2-923673-16-5]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 23(1-2), 144–146. <https://doi.org/10.7202/1017268ar>

sans brutalité, une situation intolérable, forçant le lecteur, petit ou grand, à prendre conscience de la valeur d'une culture, d'un héritage et de la résilience d'un peuple face à la violence physique et symbolique qui lui est imposée sous le prétexte d'une action civilisatrice. À première vue, le premier livre semble assez minimaliste alors que le second se présente comme plus riche et plus complexe; mis ensemble, les deux histoires fonctionnent toutefois comme un couple de beaux livres à la profondeur allant grandissante. Les deux textes introductifs accompagnant chacune des histoires fournissent une mise en contexte éclairante de ces récits. Ils seront vraisemblablement appréciés des parents qui auront à répondre aux questions que la lecture de ces livres suscitera chez leurs enfants, notamment au sujet de l'injustice, question à laquelle les jeunes sont particulièrement sensibles.

Quant aux illustrations, le procédé utilisé par l'artiste, Kim LaFave, est très réussi: le travail au crayon des dessins originaux puis leur numérisation lui ont permis de réaliser un bel ouvrage de mise en relief de détails colorés qui se détachent d'arrière-plans aux riches textures. L'univers graphique ainsi créé vient très adéquatement compléter le texte, y ajoutant des éléments visuels qui en renforcent la portée.

Enfin, s'il n'y avait qu'une recommandation à faire à l'éditeur ce serait de donner une plus grande visibilité au travail de traduction en mentionnant le nom du traducteur, en l'occurrence celui de la traductrice Diane Lavoie, sur la page titre du livre, au côté de ceux de l'auteure et de l'illustrateur.

Sandrine HALLION
Université de Saint-Boniface

CHAPUT, Simone (2010) *La belle ordure*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 202 p. [ISBN: 978-2-923673-16-5]

Il ne fait pas de doute que le talent d'écrivaine de Simone Chaput est sur une courbe ascendante: le succès de ses premiers romans (*La vigne amère*, *Un piano dans le noir* et *Le coulonneux*) n'a été à mon sens qu'un tremplin pour permettre à l'artiste de prendre peu à peu sa pleine mesure, laquelle a commencé à se révéler véritablement dans *Incidents de parcours*, livre riche, troublant et parfois lancinant dans l'acuité de ses représentations. Après une incursion dans la fiction en anglais

avec les magnifiques *Santiago* et *A Possible Life*, qui nous en disent déjà assez sur un talent créatif capable de prendre vie aisément dans deux langues, voici une auteure qui célèbre son retour au français en se délectant plus librement encore de la saveur de sa langue maternelle.

Avant même d'entrer dans le texte, le titre et la couverture devraient déjà vous séduire: l'oxymore intertextuelle, tirée du roman d'Émile Ajar, fait judicieusement écho au contrejour sobre de la photo sur laquelle un corbeau noir cache la lumière. Presque tout y est.

On reconnaît les qualités d'écriture de Simone Chaput dans *La belle ordure*: un sens de la formule hors pair: «Le monde s'était glissé en nous et un enfant, dans le monde» (p. 28), un goût du détail obsédant, et un style dont la précision poétique est parfois poignante de netteté: «Son poignet est une fente dans un bourrelet de chair, son coude, un creux d'ombre dans la masse blanche de son bras» (p. 16-17). Le lecteur sera très vite séduit par la très grande maîtrise de l'écriture dans ce roman qui se lit bien, facilement, mais qui nous habite et qui nous hante. Avec des moyens modestes et des outils simples (jeux de tensions binaires entre des contraires apparemment inconciliables, images qui reviennent, métaphores des mains, intertextualité), Simone Chaput nous donne un regard prégnant sur le réel, ou plus exactement sur le difficile rapport au réel qui oscille dangereusement entre d'une part la menace d'une mythisation poétique, gratuite et esthète et d'autre part la lucidité froide, implacable et cynique. Entre les deux, où est le juste équilibre? Comment faire sens du bonheur, ou de l'amour, comment le monde peut-il être logos et chaos en même temps? Comment l'horreur, au plan planétaire et au plan intimement individuel peut-elle cohabiter si étroitement avec l'amour en plénitude, avec la compassion, avec la beauté, la générosité, le don de soi? Finalement, un élément de réponse se dessine, parmi d'autres, dans cette métaphore filée presque obsessionnelle des mains: tout ce que nous avons, c'est nos mains, et ce que nous forgeons avec elles. Nous ne sommes pas loin du *Candide* de Voltaire: au milieu des catastrophes, «Il faut cultiver notre jardin».

Le lecteur navigue, suit opiniâtrement le fil narratif que tend Ariane (le personnage principal), au milieu d'un tissu tendu d'intertextualité, de contradictions et d'oxymores, mais

jamais ni résolues ni bloquées sous la forme de paradoxes. La promesse de ce livre, ce sera d'abord et indéniablement le plaisir de la lecture, qui vous fera vivre cette tension entre un esthétisme littéraire heureusement jamais tout à fait confortable et un réalisme douloureux qui rappelle René Char: «la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil» (Char, 1946, p. 72).

Anne SECHIN

Université de Saint-Boniface

BIBLIOGRAPHIE

CHAR, René (1946) *Feuillets d'Hypnos...*, Paris, Gallimard, 103 p.

CHICOINE, Jean (2010) *la forêt du langage*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 141 p.
[ISBN: 978-2-923673-15-8]

Jean Chicoine, écrivain québécois désormais résident manitobain, après *les galaxies nos voisines*, vient de publier son deuxième roman, *la forêt du langage*. Ce roman narre la vie quotidienne d'un poète, la relation familiale virevoltante qu'il entretient avec ses «flos», son ex-femme et avec l'ange – sa douce moitié. Le quotidien se heurte souvent au passé – imaginaire ou réel soit-il – et le poète protagoniste qui travaille comme vendeur dans une boutique adulte se laisse emporter dans un monde «à quat' dimensions» où Brassens, Brel et Gainsbourg côtoient Mallarmé, «e.e. cummings», Villon et Rutebeuf, entre autres (p. 37, 50). Ces derniers représentent la source d'inspiration de son écriture tard la nuit, lui qui plonge dans le «trou noir» de la page blanche à la recherche d'une langue «libre et rebelle» contre «une langue économic, sti» (p. 93, 106, 51). Bien saupoudré d'une bonne dose d'ironie, ce roman se recommande par un style original et personnel, et un langage qui, malgré le sérieux de la matière traitée, ne se démentit jamais par son expressivité et ses tournures amusantes, cocasses et sensuelles.

Le premier choc auquel le lecteur est confronté est celui de la forme du roman de Chicoine. Une polyphonie linguistique et narratologique caractérise une narration où se combinent de manière magistrale récits à la troisième ou à la première personne, aussi bien au passé qu'au présent, ainsi qu'une variété de registres linguistiques, passant du français du Moyen-âge au québécois, le tout intercalé d'un anglais transcrit